

# Les armes féminines contre Bell Canada

À vrai dire, j'ai toujours eu une dent contre Bell Canada : couper mon téléphone sous prétexte que je leur dois \$ 36.87 quand on fait 433 millions de profits nets (en 1979), je trouve ça cheap. J'ai donc eu l'impression d'être vengée quand les 6456 téléphonistes et employées de salle à manger du Québec et de l'Ontario ont déclenché la grève. Quelque temps après, j'ai rencontré par hasard trois de mes justicières attablées au restaurant. Pour parler comme La Petite Gazette à son meilleur, elles m'en ont appris de « Bell ».

Saviez-vous que Bell Canada n'est pas obligé comme tout le monde de donner le salaire minimum au Québec et profite de sa réputation de bonne compagnie pour sous-payer honteusement ses employé/e/s\* ; que les gros boss du Conseil exécutif de Bell gagnent aux alentours de \$ 7 000 à \$ 10 000 par semaine (vous avez bien lu et ce n'est pas une coquille) et qu'une fois par mois, ils font monter par un ascenseur de service une ou deux employées de la cafétéria à \$ 113 par semaine (clairs...) pour un cocktail si raffiné qu'il y a moins de deux ans elles devaient les servir avec des gants blancs (au sens propre) et qu'ils ne leur ont jamais laissé une cenne de pourboire; que de 1969 à 1979, 6600 emplois

\* Avant la grève, les salaires d'employé/e/s de salle à manger variaient entre \$ 119.00 et \$ 147.00 brut par semaine et ceux des téléphonistes entre \$ 142.00 et \$ 194.00 brut par semaine.

ont été éliminés grâce à des changements technologiques si efficaces que les téléphonistes ont maintenant 17 secondes pour nous jaser et qu'elles doivent attendre que la lumière rouge soit allumée (à Montréal) ou que le Snoopy ait la tête en l'air (à Toronto) pour aller pisser.

Quelques jours après la fin de la grève, j'ai revu Michèle Brouillette et Carmen Lantin, téléphonistes et déléguées syndicales, qui m'ont raconté à leur façon une grève pas tout à fait comme les autres.\*

S.D.

---

*Depuis 36 ans, nous étions membres du Syndicat de la communication du Canada, exemple parfait du syndicat de boutique patronal où nous étions complètement isolées. « Pas d'hommes, pas de troubles. » C'est ce que pensait le Bell jusqu'à ce qu'on s'affilie à la F.T.Q. en août 1979, que les négociations commencent et qu'on obtienne notre droit de grève légale, la veille de Noël, à minuit.*

*On est sorties avec une majorité de femmes qui n'avaient jamais fait la grève de leur vie. Il faut dire qu'au début, ça a été très difficile pour elles de participer, de venir faire du piquetage : elles tenaient beaucoup à l'image de la téléphoniste-distinguée-bien cotée-bien payée.*

*Mais la grève a brisé la belle image des téléphonistes d'autrefois. Ça n'a pas été long : sur le trottoir, sans argent, on apprend vite. Au bout d'un mois, celles qui étaient sûres que le Bell ne les laisserait pas longtemps dans la rue ont compris que c'était vraiment la guerre et qu'il valait mieux passer pour des femmes combattives même si avant ça s'appelait être « communes ». Maintenant le mythe de la « bonne compagnie » a disparu et bien des mères ont arrêté d'achaler leurs filles pour qu'elles aillent travailler au Bell.*

## APPRENDRE À RUSER

*Les premiers temps de la grève, on se contentait du piquetage doux, presque légal mais on a vite senti qu'on ne gagnerait rien comme ça. On a organisé notre première vraie action : bloquer l'entrée du garage des techniciens sur la rue de la Montagne. Mais les policiers ont joué dur pour nous donner une leçon : ils ont frappé, bousculé, matraqué. Pendant trois jours ensuite.*

il n'y avait plus grand monde sur les lignes de piquetage. Ils avaient réussi à nous faire peur ; il fallait que nous apprenions à résister, à ruser.

Nous avons remarqué que les policiers voulaient toujours parler à « la personne en charge ». Nous avons donc décidé de n'avoir « personne en charge », ou d'avoir une « porte-parole » — pour les contenter — à qui on refuserait d'obéir. Cela les obligeait à parler. C'est comme ça qu'on a commencé à gagner du temps et donc du terrain. On avait compris le truc.

On ne se dispersait plus, on ne faisait du piquetage que de façon occasionnelle et on cherchait plutôt à aller là où le monde pouvait nous voir : occuper les Téléboutiques, faire des sit-in, passer des tracts dans les centres d'achats, déranger les boss à la Place des Arts, pendant un ballet commandité par Bell. On commençait à avoir le tour de ne pas se faire blesser, ni arrêter. Des centaines de personnes étaient témoins : nous n'étions qu'une gang de femmes en grève qui chantaient « parlez-moi d'amour » aux polices en les regardant droit dans les yeux. On avait réussi à leur inculquer le sens du ridicule : « Un beau jeune homme comme vous, si mon p'tit gars vous voyait pousser sa mère, qu'est-ce qu'il penserait ? » À la fin, on les tenait pendant des heures. Les filles trouvaient ça l'fun et participaient de plus en plus.

#### SI NOS ENFANTS NOUS VOYAIENT!

On vidait des flacons de parfum cheap et puant sur les boss, de la mélasse et du sirop d'érable sur leurs beaux manteaux de poil, de la gomme et du rouge à lèvres un peu partout. À Chicoutimi, les grévistes avaient une roulotte sans toilettes; elles lançaient des chaudières d'urine sur les portes du Bell et regardaient les boss casser leur pisse gelée pour entrer, croyant que c'était de l'eau. Elles appelaient ça se donner des orgasmes syndicaux.

Les armes féminines, ça leur rongait le moral, ils n'avaient jamais vu ça. Les techniciens n'ont pas fait le même genre de grève que nous : les gars ont fait une grève d'hommes. Ils ont préféré le piquetage ordinaire, le sabotage, ce type d'action que font quelques-uns, toujours les mêmes. Nous, les femmes, nous n'avons pas fait de sabotage mais tout le monde était impliqué, tout le temps. Notre journal. Ça clochait le lien entre nous. À la fin de la grève, on était prêtes à tout. J'ai vu des femmes de 60-65 ans

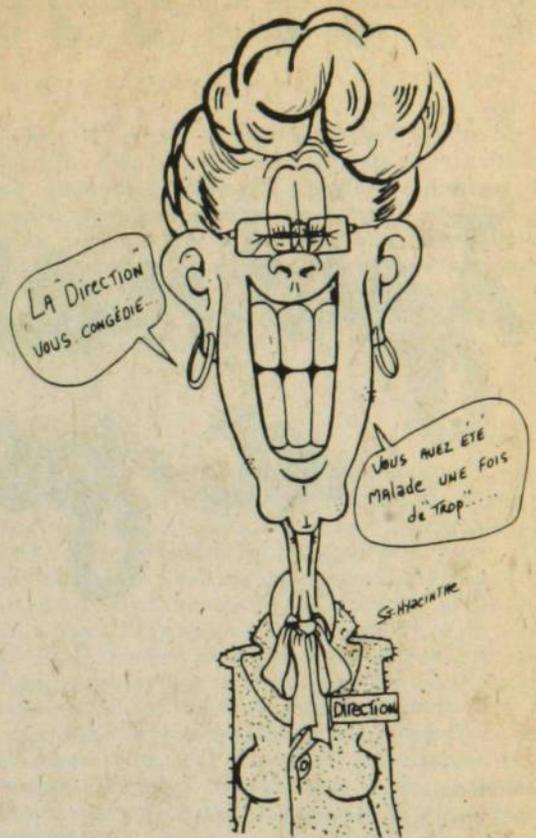


Illustration-caricature : Claire Dion — téléphoniste de Sainte-Hyacinthe — et sa fille Annie, 12 ans.

saccager une Téléboutique en disant : « Tant pis s'ils disent qu'on a fait du vandalisme, ça soulage de sortir c'qu'on a sur le cœur depuis 25 ans. Mais si nos enfants nous voyaient ! »

Maintenant il faut qu'elles retournent en dedans. Dehors elles se sont révélées des femmes solides et fortes. C'est très dur pour elles de se rasseoir, de se replonger et de redevenir les petites filles sages de Bell.

Je ne sais pas ce que la grève a vraiment changé. Dehors on disait qu'on ne lâcherait pas en rentrant. Mais après la grève, il n'y avait personne à la première réunion du syndicat. On a un grand souffle à reprendre mais il va en falloir beaucoup pour que le monde vienne aux réunions. On avait demandé aux filles de ne plus attendre la lumière pour aller pisser. Dehors, ça avait l'air évident mais vendredi quand je suis rentrée elles avaient recommencé. Il faudra en reparler parce qu'à Bell, ça cloche un peu moins mais ça cloche encore. \*

propos recueillis par Sylvie Dupont